

Artaïssime

S O M M A I R E

Découvertes 2 - 6

Victor Cord'homme

Dorian Gaudin

Mel O'Callaghan

Mara Fortunatovic

Emma Bourgin

Expositions 7 à 15

Marelle

Jean-Luc Moulène

Jeanne Susplugas

Corentin Canesson

Lola Gonzalez

Alex Verhaest

Peter Campus

Angela Grauerholz

Animalités

Jean-Luc Verna

Le Drawing Lab, Keita Mori

Circulation(s)

La Couleuvre

Le silence est d'or au CAPA

Soo Kyoung Lee

François Pourtaud

Événement 16 - 18

Un printemps parisien très africain

L'Afrique : invitée d'honneur d'Art
Paris 2017Une semaine de dessin
contemporain

Un peu d'histoire 19

Cy Twombly

L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art (Robert Filliou)

Depuis 2007, Artaïssime vous propose une balade décomplexée à travers l'art contemporain en organisant des visites d'expositions, de manifestations, d'ateliers, des conférences et rencontres avec les artistes, galeristes, critiques...

L'association a créé cette revue - trimestrielle et gratuite - pour prolonger le plaisir des rencontres, fidèle à son désir de partager ses coups de cœur.

Un printemps parisien très africain



Aida Muluneh, *City Life*, 2016, Archival Digital Print, 80 x 80cm, Edition of 7. Courtesy of the Artist and David Krut Projects New York, Johannesburg

L'art contemporain a vu ses limites, traditionnellement restreintes à un marché occidental, s'étendre à d'autres continents.

En 1989, sous le commissariat de Jean-Hubert Martin, a eu lieu « *Les Magiciens de la terre* » première exposition qui rassemblait des artistes du monde entier, dont de nombreux artistes africains.

En 2005, Simon Njami, alors commissaire de l'exposition « *Africa Remix* », présentait une centaine d'artistes africains au Centre Pompidou.

Douze ans après, il était temps de refaire à Paris un état des lieux de la création contemporaine africaine.

(suite page 16)

DÉCOUVERTE

Emma Bourgin

Lorsque l'on pénètre dans l'atelier d'Emma Bourgin, on ne discerne à première vue que quelques éléments dispersés ici et là, qui pourraient paraître anodins mais nous incitent à nous en approcher, à les toucher, les sentir... (p.6)

EXPOS

Circulation (s), l'âge de raison ?

2017 marque la 7^e édition pour ce festival de la jeune photographie européenne qui apporte un regard décalé et innovant autour des enjeux et territoires de l'image. C'est toujours au Centquatre que sont accueillis les 47 talents du cru, sélectionnés sur appel à candidatures international (p. 13)

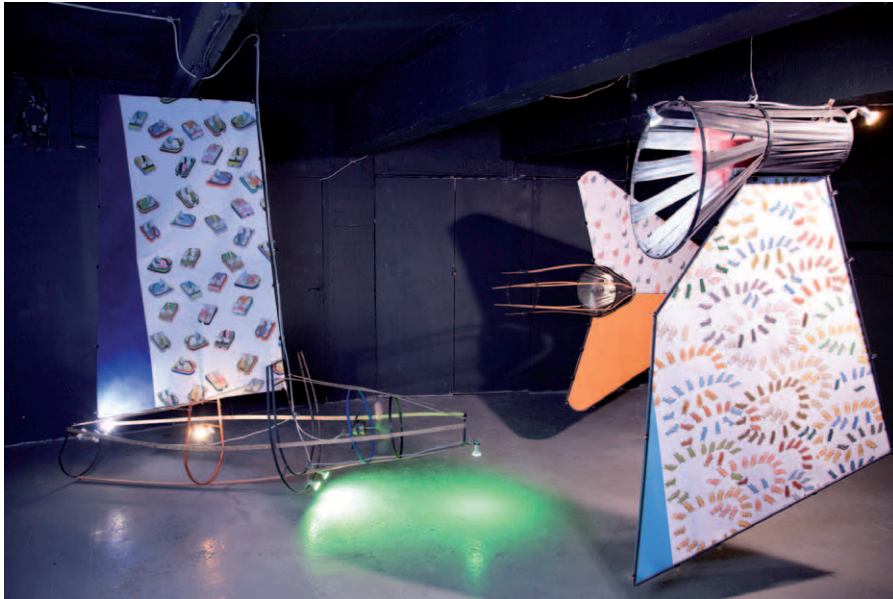
ÉVÈNEMENT

DRAWING NOW, 11^e édition du Salon du Dessin contemporain

Toujours très attendu par les collectionneurs et un public assidu, le 11^{ème} Salon du Dessin contemporain revient au Carreau du Temple et occupe les deux niveaux de ce merveilleux endroit au cœur du Marais. (p.18)

Découvertes

Les machines joyeuses de Victor Cord'homme



Victor Cord'homme, *Installation maritime*, exposition Choséité, Galerie épisodique, 2016

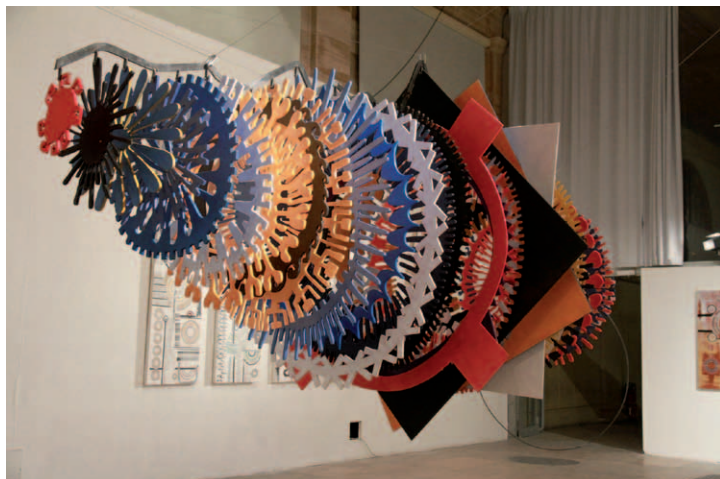
En dernière année d'études à l'École des Beaux-arts de Paris, ce jeune artiste s'inspire de son environnement afin de créer des installations poétiques dans lesquelles il entremêle objets et peintures et où se télescopent différents cadres référentiels. « L'espace immersif est une des clefs de mon travail » m'explique-t-il en préambule. Ce voyageur passionné, fasciné par les moyens techniques mis en œuvre pour comprendre le monde qui nous entoure, propose de découvrir un univers personnel dans lequel ses objets prennent vie. Inspiré par les machines de Tinguely et le travail de Panamarenko, cet artiste crée une œuvre où matière, formes en mouvement et son, constituent un organisme interactif. Le ventilateur est à Victor Cord'homme ce que la roue était pour Tinguely. Il les récupère, les assemble, les transforme en « machines sonores et joyeuses », fasciné par le son et le souffle qu'ils produisent, et il y intègre des peintures et dessins aux motifs souvent prélevés sur internet. Il ajoute depuis peu des éléments figuratifs afin d'introduire une narration. Le visiteur est alors invité à pénétrer dans ce théâtre de formes en

mouvement, et découvre un paysage fictionnel conçu de manière intuitive. L'artiste crée une tension entre l'apparence fonctionnelle de ces objets, où l'on reconnaît des fragments du monde réel, et les interprétations suggérées. Ces corps sonores conversent entre eux et sont à l'image des rapports sociaux qu'il a pu observer lors de ses voyages dans les différentes contrées du monde.

La perception de l'espace se trouve modifiée par ce jeu de formes géométriques et colorées qui tournoient dans l'espace, éclairées grâce à une « centrale électrique », cœur de l'organisme. L'artiste interroge le statut de l'objet et sa relation à l'homme au travers de ces étranges installations, ludiques au premier regard mais qui peuvent devenir agressives si l'on s'approche de trop près.

Le visiteur pénètre dans un univers onirico-scientifique, où les « machines » savamment orchestrées incitent à un voyage dans un monde imaginaire pourvu d'un système de communication qui lui est propre.

Sylvie Fontaine



INFOS PRATIQUES

Galerie du CROUS

11 Rue des Beaux-Arts, Paris 6^e

du 19 au 28 janvier

Victor Cord'homme, « Baleine », 2014, Ensba Paris

INFOS expos

› abbaye de Maubuisson

avenue Richard de Tour, Saint Ouen l'Aumône
Stéphane Thidet, *Déserts*
jusqu'au 27 août

› CAC La Traverse

9 Rue Traversière, Alfortville
Hippolyte Hentgen, *Printemps à Coconino*
du 12 janvier au 18 mars

› Centre Culturel Suisse

38 rue des Francs-bourgeois, Paris 3^e
Vanessa Billy
du 21 au 26 février
Thomas Huber
du 21 février au 2 avril

› Centre d'art contemporain

Espace Jules Verne – rue Henri Douard, Brétigny-sur-Orge
Vocales
du 4 février au 24 avril

› Centre d'art contemporain

Chanot

33 rue Brissard, Clamart
Petra Koehle et Nicolas Vermot-Petit-Outhenin,
And if... Just if...
du 25 février au 23 avril

› Centre Pompidou

Kollektzia ! Art contemporain en URSS et en Russie. 1950-2000
jusqu'au 27 mars

› CNEAI

Ile des Impressionnistes, Chatou
Nicolas Giraud, *La forêt, le feu*
Ballads of the beasts, voices of the animal world
jusqu'au 19 mars

› CPII

107 avenue de la République, Pontault-Combault
Prélude – Aurélie Pétreil
du 4 au 26 février
Soixantedixsept #3
à partir du 11 mars

› Collège des Bernardins

20 rue de Poissy, 5^e
Edgar Sarin
du 31 mars au 20 juillet

› ENSAPC Ygrec

82 Avenue Denfert-Rochereau, Paris 14^e
Haunted by Algorithms
du 21 janvier au 5 mars
Photographie...
du 17 mars au 23 avril

› Ferme du Buisson

allée de la Ferme, Noisiel
SOIXANTEDIXSEPT, Quand Rossellini filmait
Beaubourg
du 11 mars au 16 juillet

Dorian Gaudin, quand la machine s'émancipe



Dorian Gaudin, *Aging Beauty*, 2015. Vue de l'installation « Rebranding Floes », Galerie Jérôme Pauchant, Paris; 2016. Photo : Romain Darnaud.

Diplômé des Arts Décoratifs, des Beaux-Arts de Paris et de l'école du Fresnoy (59), Dorian Gaudin (franco-américain, né en 1986 à Paris) part à New York et continue à développer des installations à la fois pérennes et transitoires, mettant en oeuvre une ingénierie complexe et interrogeant le potentiel même de la sculpture. Un mécanisme toujours apparent qui sème la confusion et met en danger le spectateur. Que ce soit au Fresnoy, avec ce mur qui se décompose, à la galerie Jérôme Pauchant avec « *Aging Beauty* » (d'abord décor de film puis machine abstraite dessinant un paysage mouvant de vagues à partir de rondins en bois), en regard avec Gianni Motti avec « *Second Offense* » ou encore « *Missing You* » (gros cylindre en acier qui roule sur lui-même) la mécanique se rebelle et perd sa fonction première pour sortir du cadre. Un jeu d'opposition et de provocation qui crée une situation propice à une relation entre le spectateur et la machine, une relation tour à tour « psychique, psychologique et pulsionnelle », selon les propres mots de l'artiste.

Pour le Palais de Tokyo, à l'invitation de Julien Fronsacq, le théâtre d'objets mis en mouvement ressemble à une scène de banquet dévastée. Un long ressort désarticulé, ruban métallique à grande

échelle, tente de se redresser et performe au milieu de chaises sur ressorts et de bouteilles roulant au sol et explorant l'espace.

Ces sculptures rebondissantes actionnées par des vérins créent une mutation des usages et des genres. Le spectateur, totalement immergé face à cette étrange chorégraphie sans maître, en ressent un malaise au bord de la claustrophobie. La catastrophe est là, sous jacente dans cette salle du Capricorne devenue quasi anxiogène. Des interférences aléatoires entre design fonctionnel et ingénierie empirique où les contraintes déterminent les formes et matériaux. Des objectifs absurdes pour des chemins, eux, logiques, comme le souligne l'artiste.

Prochainement, à l'Armory Show, l'artiste redonnera une seconde vie à l'un de ses vestiges : « *Missing You* », selon le principe du ricochet emprunté à l'univers du théâtre qu'il décline volontiers et selon chaque contexte.

Subtil compromis qui repousse à chaque fois catégories et limites dans une quête identitaire aussi vaine qu'essentielle.

Marie de la Fresnaye



INFOS PRATIQUES

Dorian Gaudin,
Rites and Aftermath
Palais de Tokyo
du 3 février au 8 mai

Dorian Gaudin,
Missing You (detail),
2016.
Vue de l'installation
« Jettison Parkway »,
Galerie Nathalie
Karg, New York; 2016.

› Fondation Cartier

boulevard Raspail, 14^e
AutoPhoto
du 19 avril à octobre

› Fondation d'entreprise Ricard

12 Rue Boissy d'Anglas, 8^e
Caroline Mesquita, *The Ballad*
du 24 janvier au 11 mars

› Fondation Calouste Gulbenkian

39 Boulevard de la Tour-Maubourg, Paris 16^e
Angelo de Sousa
La couleur et le grain noir des choses
du 25 janvier au 16 avril

› FRAC Ile-de-France – Le Plateau

place Hannah Arendt, Paris 19^e
Strange Days
du 19 janvier au 16 avril

› Galerie des Galeries

40 boulevard Haussmann, Paris 9^e
Le jour qui vient
du 29 mars au 10 juin

› Galerie Edouard Manet

3 place Jean Grandel, Gennevilliers
Anne Charlotte Finel, *Eclaireurs*
du 12 janvier au 11 mars

› Galerie Jeune création

82 avenue Genfert-Rochereau, Paris 14^e
Wrong parallels
du 14 janvier au 12 février

› Galerie Municipale Jean Collet

59 avenue Guy-Môquet, Vitry-sur-Seine
C215
du 15 janvier au 26 février
Alain Fleischer - *Le Fresnoy*
du 19 mars au 7 mai
Lauréats 2016 Novembre à Vitry
du 21 mai au 25 juin

› galerie Municipale Julio Gonzalez

21 avenue Paul Doumer, Arcueil
Claude Rufault
jusqu'au 4 février

› HEC espace d'art

1 Rue de la Libération, Jouy-en-Josas
Une Forme olympique
jusqu'au 24 février

Dangerous on-the-way, Mel O'Callaghan au Palais de Tokyo



Vue de l'installation de Mel O'Callaghan, *Do Disturb 2*, les 8, 9 et 10 avril 2016 au Palais de Tokyo. Photo : Guillaume Lebrun

Révélee au public parisien par le Palais de Tokyo à l'occasion du festival Do Disturb et de la Nuit Blanche, Mel O'Callaghan (née en 1975 à Sydney, Australie et vivant à Paris) se saisit du corps individuel et collectif comme outil d'observation de rites de passages à travers des films ou performances, endurantes et répétitives. Grâce au prix SAM pour l'art contemporain obtenu en 2015, elle poursuit son projet à Bornéo autour des autochtones Orang Sungai connus pour récolter à leurs risques et périls dans des grottes reculées des nids d'oiseaux revendus ensuite à la Chine. « Dangerous on-the-way » titre de la vidéo et résultat de cette quête insolite est présentée pour la première fois au Palais de Tokyo, selon les possibilités offertes par le prix. A partir du concept de Nietzsche qu'il serait dangereux pour l'homme, confronté

Plus sombre, l'espace de projection du film de Bornéo nous enveloppe dans une véritable plongée immersive vers cet écosystème inviolé. Un travail éprouvant et titanesque pour l'artiste au beau milieu de la jungle où le danger reste palpable aux côtés de ces tribus qui ont accepté d'être filmées se hissant au sommet de ces grottes à l'aide de moyens de fortune.

Enfin la dernière partie agit comme un sas de décompression pour reprendre les propos de Daria de Beauvais, la commissaire de cette exposition hors norme. Comme si nous sortions d'un état second face à cet environnement à la fois sublime et menaçant où le territoire devient vecteur de transformation.

Un cycle captivant où le corps de l'oeuvre et de l'art renoue avec la mort et la possible renaissance.



Mel O'Callaghan, *Dangerous on-the-way*, 2016. Photogramme. Courtesy de l'artiste et de la Galerie Allen (Paris) ; Belo-Galsterer (Lisbonne) et Kronenberg Wright (Sydney)

à ses propres limites, de rester en arrière, elle déroule un récit en trois temps à portée initiatique.

Dans une première partie et salle blanche, des sculptures activées à travers une série de pratiques transcendantales conçues en lien avec le « Cuyamungue Institute » au Nouveau Mexique et le D' Goodman qui a théorisé sur l'état de transe, intégreront le public lors de mouvements d'activation réguliers. Une expérience à la fois méditative et philosophique qui comme un seuil ouvre sur la 2^e partie.

Mel O' Callaghan, lauréate 2015 du prix SAM pour l'art contemporain (fondé par Sandra Hegedüs), résidente à la Cité Internationale des Arts en 2016, est représentée en France par la galerie Allen, Paris.

Marie de la Fresnaye

INFOS PRATIQUES

Palais de Tokyo
Saison En toute chose
du 3 février au 8 mai

INFOS expos

› Immanence

21 avenue du Maine, Paris 14^e
Ruth Wolf-Rehfeldt
du 25 février au 29 avril

› Institut du Monde Arabe

1 rue des Fossés Saint-Bernard, Paris 5^e
la collection Barjeel
du 28 février au 2 juillet

› La Galerie, centre d'art contemporain

1 rue Jean-Jaurès, Noisy-le-Sec
Tes mains dans mes chaussures
espace en transformation
jusqu'en juillet

› La Maison de l'Amérique Latine

217 boulevard Saint-Germain, Paris 7^e
Elias Crespin, Slow motion
du 21 février au 10 mai

› La Terrasse

Face au 4 boulevard de Pesaro, Nanterre
Urbanisme sur papier
du 27 janvier au 30 mars

› Le Bal

impasse de la Défense, Paris 18^e
Stéphane Duroy, Again and again
jusqu'au 9 avril

› Le Carreau de Cergy

3-4 Rue aux Herbes, Cergy
Sebastião Salgado, Africa
du 21 janvier au 26 mars

› Le carreau du Temple

4 rue Eugène Spuller, Paris 3^e
Vidéobox #2
du 13 janvier au 25 février

› MAC/VAL

Carrefour de la Libération, Vitry
Eustachy Kossakowski
Tous, de sangs mêlés
du 8 avril au 18 septembre

› Maison d'art Bernard Anthonioz

16, rue Charles VII, Nogent-sur-Marne
Jürgen Neftzger, Contre nature
du 23 février au 30 avril

› Maison des arts

11 Rue de Bagneux, Châtillon
Romain Bernini
du 15 mars au 29 avril

La symphonie blanche de Mara Fortunatovic



Mara Fortunatovic, *Pour la forme*, vue d'installation, 2016, photo Romain Darnaud

Je découvre l'œuvre de Mara Fortunatovic, jeune artiste diplômée en 2013 des Beaux-Arts de Paris, lors de l'exposition des Félicités « Possibles d'un monde fragmenté » et au 59^e salon de Montrouge en 2014.

Lorsque je pénètre dans son atelier, je suis immergée dans un paysage d'une blancheur éclatante où des rouleaux de feuilles de métal peint, qui pourraient être prises pour du papier, sont délicatement entreposés dans un coin de ce laboratoire, « whitecube » par excellence, qui n'est pas sans évoquer les « cellules » de Laura Lamiel.

Après un temps d'adaptation, les effets d'ombre et lumière deviennent perceptibles et révèlent toutes les subtilités de la non couleur qu'est le blanc.

Dans la lignée de l'art minimal, cette artiste crée des installations à la croisée de la peinture et de la sculpture, dans un rapport permanent du corps à l'espace et à

l'architecture. Elle aime s'appropriier les lieux et les redessiner en y ajoutant des fragments architecturaux qui lui permettent de jouer avec les volumes et les plats, le plein et le vide, l'opacité et la transparence. Parfois fièrement indépendantes et arrimées au sol ou au contraire discrètement coulées dans l'angle des murs, ou encore obstruant l'espace tels des « passe-partout » mettant en valeur le décor, les pièces affirment leur matérialité et s'exposent aux jeux de la lumière. Et le blanc se décline dans une multitude de nuances. Mara propose un va-et-vient entre le bidimensionnel et le tridimensionnel au travers de ses prélèvements, déplacements, combinaisons et permutations.

Le visiteur est alors invité à déambuler dans l'espace afin de percevoir les vibrations de la lumière sur des matériaux simples – bois, plexiglas, métal, papier – et construire un paysage à chaque instant différent.

La révélation est progressive, comme le processus de dévoilement lors du développement photographique.

Après 18 mois de résidence dans l'atelier jouxtant le merveilleux Pavillon des Indes de Courbevoie, Mara Fortunatovic* y présente un ensemble de sérigraphies, sculptures et installations produites durant cette période, dont un enchevêtrement de portes et arches en métal blanc, véritable labyrinthe qui métamorphose le jardin de ce lieu magique.

* Un catalogue personnel de l'artiste est édité à cette occasion par l'École Nat. Sup. des Beaux-Arts de Paris.

Sylvie Fontaine



Mara Fortunatovic, *Nuit blanche* 2016, Pavillon des Indes, Courbevoie.

INFOS PRATIQUES

Atelier-résidence du Pavillon des Indes
142 boulevard Saint-Denis Parc de Bécon, Courbevoie
du 21 au 23 avril

› Maison des arts Malakoff

105 av du 12 février 1934, Malakoff

Herstory, des archives à l'heure des postféminismes

› Maison populaire

9 bis rue Dombasle, Montreuil

L'autre... de l'image à la réalité 1/3 : vers l'autre
du 18 janvier au 18 mars

› maison rouge

10 boulevard de la Bastille, Paris 12^e

L'esprit français

du 24 février au 21 mai

› Micro Onde

8 Avenue Louis Breguet, Vélizy-Villacoublay

Patrick Corillon, le degré zéro des images

du 14 janvier au 18 mars

› Monnaie de Paris

11 Quai de Conti, Paris 6^e

Francois Morellet

du 23 février au 21 mai

› Musée d'art moderne de la Ville de Paris

11 avenue du président Wilson, 16^e

Eva & Adele, You Are My Biggest Inspiration

jusqu'au 20 février

Carl Andre, Sculpture as place

jusqu'au 12 février

Karel Appel, L'art est une fête !

du 24 février au 30 août

› Musée de la chasse et de la nature

62 rue des Archives, Paris 4^e

Scènes de chasse en Allemagne,

Rayski/Baselitz8

jusqu'au 12 février

Lionel Sabatté

Hans Lemmen et Roger Ballen

Marlène Mocquet, En plein cœur

de fin-février à fin-avril

› Palais de Tokyo

13 avenue du président Wilson, Paris 16^e

Abraham Poincheval, Taro Izumi, Emmanuel

Saulnier, Anne Le Troter et Emmanuelle Lainé

Sous le regard de machines pleines d'amour

et de grâce

du 3 février au 8 mai

› Villa Vassiliev

21 avenue du Maine, Paris 15^e

Tell me the story of all these things

du 17 janvier au 18 mars

Le monde sensible d'Emma Bourgin



Emma Bourgin, *Vitrail*, 2013. Vue de l'exposition *Plans d'intervention* à l'Abbaye aux Dames ©Michèle Gottstein, papier de soie, cire d'abeille.

Cette jeune artiste, diplômée de l'École des Beaux-arts de Caen, a très vite développé dans l'atelier de Gyan Panchal, un intérêt marqué pour les matériaux - pigments et

couleurs d'abord puis poussière de pierre et enfin cire d'abeille. Elle cherche à se réapproprier le monde sensible. Consciente de la perte de contact lorsque le virtuel

devient de plus en plus présent, il devient alors important de mobiliser nos sens. Le geste est au cœur de sa pratique. Dans une totale empathie avec la nature, elle « rencontre » les matériaux végétaux ou minéraux - se les approprie, les découpe ou les ponce, les recouvre de cire, les plie, les trempe - afin de révéler un effet de surface, une forme ou une empreinte. Les objets trouvés sont



Emma Bourgin, *Les copeaux*, 2016. Vue d'atelier en résidence Coup de pouce à L'H du siège à Valenciennes. ©Laura Bocquillon, bois, pigments, cire d'abeille

parfois les témoins d'une activité passée et restent le trait d'union entre l'homme et la nature. Comme pour Yves Klein, qu'elle cite volontiers, « l'art devient prétexte à une communion avec la nature ».

La cire d'abeille, matériau malléable et fragile à l'image de l'homme, renvoie à une dimension sacrée. « Vitrail », une des pièces emblématiques de son travail, réalisée en 2013, est un voile transparent constitué de 48 papiers de soie trempés dans une cire à la couleur magique et où chacun porte la mémoire du geste. Suspendu entre deux piliers de la salle de l'Abbaye-aux-Dames en Basse-Normandie, il joue avec la lumière du jour. En 2017 pour la galerie du Crous, elle réalise un nouveau panneau constitué cette fois des feuilles d'un vieux dictionnaire, enduites de cire, où l'on peut déceler en filigrane les fragments du discours amoureux.

Lors de ses résidences, l'artiste s'empare de l'histoire des lieux comme à Valenciennes où elle collecte les gravats dans les bâtiments abandonnés et façonne « les mues oubliées de Haynaut », petites pièces délicates en cire. La série des « Cœurs de pierre » résulte des moulages en cire de pierres de Caen poncées et évidées dans un rapport à la matière et au temps. Les titres d'une grande poésie, font souvent référence au lieu de collecte ou aux matériaux comme avec la « Plinthe de chaleur compressée par une toile à beurre » où la cire s'écoule lentement à travers la toile déposée sur des canalisations en cuivre et forme ainsi un archipel de concrétions sur le sol.

Pour la série des « Portes », Emma Bourgin a patiemment poncé les murs dans différents lieux afin d'en récupérer les poudres, qui mélangées à du lait de chaux, seront enserrées entre des plaques de bois avant d'être transférées sur papier, établissant ainsi une cartographie de ses déambulations.

La question de l'épiderme, métaphore de la « peau du monde », est récurrente dans ses œuvres comme avec « L'outremer sous ta peau est la lumière », où un rouleau de cire résulte de l'empreinte d'une planche sur laquelle ont été superposés différents pigments aux noms de villes ou pays mythiques. La peau reste l'interface sensorielle, l'interface de communication et l'artiste provoque le contact avec les matériaux, le contact de l'homme avec le monde qui l'entoure en mobilisant ses sens.

Sylvie Fontaine

INFOS PRATIQUES

Galerie du CROUS

11 Rue des Beaux-Arts, Paris 6^e
du 13 au 25 février



Emma Bourgin, *Coeur de pierre (qui grandit)*, 2015. ©Emma Bourgin, cire d'abeille, poussière de pierre de Caen, 13 éléments

Expos

Marelle



Vue de l'exposition Marelle 2, copyright Jérôme Combe

Le 116, centre d'art contemporain de Montreuil mène une programmation d'expositions basées sur un ancrage au territoire. Marelle, conçue comme une suite de trois accrochages offre une occasion de découvrir un nouveau format d'exposition. Habitant lui-même la commune, l'historien et critique d'art Jean-François Chevrier, avec la collaboration d'Elia Pijollet, a choisi des œuvres de quatorze artistes installés à Montreuil. Ils ont pensé cette exposition comme une expérience favorisant les rencontres entre les artistes et les œuvres. Ce qui les a amenés à composer une scénographie fondée sur le hasard de rencontres et de mises en relation. Le titre de l'exposition, Marelle, fait écho à cette approche : une forme de jeu, une façon d'aborder l'art en traçant son territoire d'expérimentation et de parcours. Si les artistes ici réunis approfondissent tous une discipline particulière : la peinture, la gravure, la sculpture, la vidéo, un lien s'établit avec l'idée du dessin et du tracé, aussi bien dans la page que dans l'espace. Marelle 2 réunissait des projets d'artistes réalisés pour et par des enfants. Dans ce second volet, des dialogues s'établissent entre photographies et dessins, ainsi qu'entre les oppositions noir et blanc et la couleur. Marelle 3 résulte d'un nouveau regard porté sur les deux premiers accrochages. De nouvelles histoires se racontent entre les travaux des artistes.

Ainsi, au travers de cette suite d'expositions, les visiteurs sont invités à se promener dans l'espace et à tisser des fils conducteurs entre les œuvres.

Pauline Lisowski

INFOS PRATIQUES

le 116, centre d'art

116, rue de Paris, Montreuil

jusqu'au 18 février

Jean-Luc Moulène

On connaît surtout le travail photographique de Jean-Luc Moulène, ce sont exclusivement des objets en trois dimensions qu'il présente pour son exposition monographique au Centre Pompidou. Dans cet espace très ouvert sur l'extérieur de la galerie 3 - plateau ouvert sans cloisons ni murs - les objets - réalisés avec des technologies du design industriel - sont placés sur des socles gris, volumineux, dispersés dans l'espace de manière assez

lâche. L'axe des socles décrit un mouvement vague, laissant le regardeur inventer sa déambulation et sa proximité avec les œuvres : en faire l'expérience.

Invité à concevoir une rétrospective de son œuvre, Jean-Luc Moulène précise avoir choisi de présenter une "rétrospective de protocoles", dont le fil rouge est la théorie mathématique des ensembles : la fameuse histoire des patates de notre enfance, qui décrit les deux cercles qui s'entrecroisent,

avec, au milieu, l'espace de leur intersection.

C'est sur cet « espace commun » que se focalise son « programme de production », cherchant sa forme et son interaction avec l'espace individuel. Tout un programme : "Je dirais que le dépassement de l'exposition comme œuvre, c'est le programme comme œuvre" (Extrait d'un entretien avec Sophie Duplaix, commissaire de l'exposition).

Ce programme donne lieu à des objets très sculpturaux, curieux, hybrides, dont on

perçoit qu'ils sont les produits de certains gestes : mouler - couper - extraire - assembler - évider - tailler - fracturer - coller... Gestes mus par cette curiosité motrice du "On verra bien à quoi ça ressemble".

De l'os à la machine : segments de corps rabotés comme des assemblages de moignons, presque-buste en mousse sanglé dans un corset de plastique bleu, corps/carrosseries, sections de sculptures réunies... On est immergé dans la dimension très corporelle de l'œuvre de Jean-Luc Moulène, qui a toujours sous-tendu son travail photographique.

Elle est très lisible dans sa publication qui accompagne et éclaire l'exposition, "Quiconque" : le rapport du corps aux technologies - amputations et réparations - comment le mobilier urbain contraint nos corps - ces creux des objets dans lesquels le corps est censé s'emboîter - prothèses, barrières... Jean-Luc Moulène nous confronte à une violence physique, plastique et politique : nous soigne ou nous blesse ?

Claire Colin-Collin



Jean Luc Moulène, *Un os mauve*. Paris-Vérone, 2016. Mousse, résines colorées. 33 x 79 x 54 cm

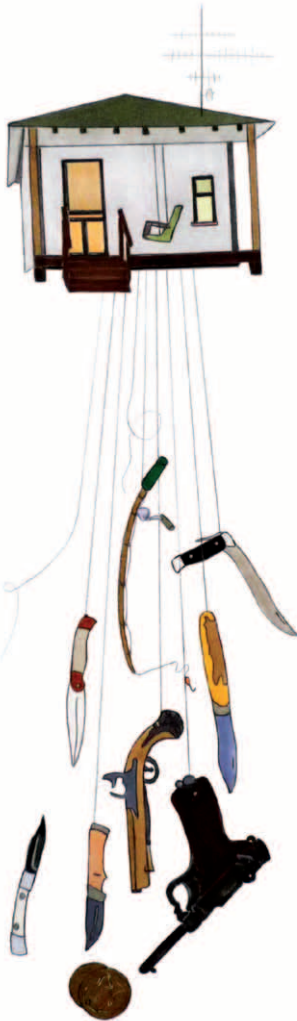
INFOS PRATIQUES

Centre Georges Pompidou, galerie 3

place Georges Pompidou, Paris 4^e

jusqu'au 20 février

Jeanne Susplugas, un projet, trois lieux



Jeanne Susplugas, *flying house (P.S.)*. 2014, encre sur papier
42,2x29,7 cm

« La maison malade », « There is no place like Home », « House to house » : il est question chez Jeanne Susplugas de nos projections ambivalentes sur l'habitat, le refuge, le réconfort, mais aussi la solitude et la frustration, à travers de multiples protocoles qu'elle rejoue à chaque lieu investi. Des ritournelles qui remontent à l'enfance et dont les répercussions en disent long sur nos addictions adultes. Son nouveau terrain d'investigation se découpe en 3 temps et 3 lieux : La Maréchalerie, la galerie VivoEquidem et l'Ecole des Beaux Arts de Versailles.

A la Maréchalerie, et en réponse à l'architecture du lieu, l'installation « At home she's a tourist » décrit un sentiment étrange qui nous habite parfois quand il s'agit d'investir un espace peuplé d'objets qui ne nous appartiennent pas, témoins d'un passé révolu et plein de chausse-trapes. D'où l'importance de se délester, de s'alléger de nos entraves et addictions pour laisser la maison s'envoler (« Flying House »). De même avec cette nature morte en céramique qui, quand on s'en approche, décline nos dérives médicamenteuses et psycho-somatiques, face à l'impossibilité de nos désirs ; ou comment le mal-être rejoint notre rapport à l'intime.

A la galerie parisienne VivoEquidem, l'artiste imagine une structure modulable entre la caisse de transport et la cellule habitable. Un espace expérimental où la collection d'extraits littéraires (play list sonore) interagit avec les auteurs invités, Jeanne devenant alors curatrice d'une fiction qui prend différentes formes décalées. Cet espace scénique à géométrie variable, ouvert à la curiosité et à l'inquiétude, place le spectateur au centre de rituels étrangement familiers bien que de nature ambiguë.

Enfin à l'Ecole des Beaux-Arts, ce qui marque une première collaboration avec la Maréchalerie, Jeanne Susplugas et les étudiants de ses workshops mettent en lumière les multiples distorsions inhérentes à une société dominée par les tensions et conflits, dans des saynètes d'inspiration littéraire « All the World's a stage » où se jouent les troubles de comportements compulsifs (TOC), des stratégies d'emprise familiale, l'obsession des « heures remarquables », autant d'ersatz d'une folie rampante que l'on cache sous des mots devenus banals et fourre-tout. Egalement, les arbres généalogiques nous rappellent l'interdépendance des liens du sang avec toutes les possibles répercussions sur nos existences.

Dès lors, la démarche n'est pas de juger ni de dénoncer à travers la pluralité de mediums investis par l'artiste, toujours séduisants et résolument esthétiques, mais d'aller creuser et chercher dans les profondeurs de la psyché, vulnérable et traumatique, les failles et incohérences à travers un travail de sappe prodigieusement efficace.

Marie de La Fresnaye

Jeanne Susplugas bénéficie également d'une publication rétrospective chez Norma Editions.

INFOS PRATIQUES

At home she's a tourist, Chapter I
La Maréchalerie
5 avenue de Sceaux Versailles
du 20 janvier au 26 mars

At home she's a tourist, Chapter II
Vivo Equidem
113 rue du Cherche Midi Paris 6^e
du 25 janvier au 12 août

At school she's a tourist, Chapter III
Galerie de l'Ecole des Beaux Arts
11 rue Saint Simon Versailles
du 22 février au 15 mars



Jeanne Susplugas,
Base de données littéraires. 2014, Latté, roulettes. Dimensions variables

Corentin Canesson et Lola Gonzàlez au Credac



Lola Gonzàlez, *Veridis Quo*, 2016. Photogramme. Vidéo HD, 15 min. Courtesy Marcelle Alix, Paris.

Corentin Canesson et Lola Gonzàlez puisent dans le rapport au collectif les ressorts de leur pratique artistique.

Le Credac les réunit dans deux expositions parallèles qui jouent des complicités affectives et télescopages stylistiques.

Aussi bien influencé par Bram Van Velde, Georg Baselitz que Kurt Cubain, Corentin Canesson revendique la dissolution de la notion d'auteur à travers une peinture « à la manière de », revisitant fragments et emprunts. La musique, qu'il pratique lui-même dès son adolescence à Brest, complète également ce processus de réappropriation nourri de diverses sources (histoire de l'art, littérature).

Son expérience dans le collectif Standards qu'il crée à Rennes entre 2008 et 2014 et actuellement au DOC, espace d'art

autogéré et laboratoire à Paris 19^e, comme commissaire et organisateur d'expositions, rejoint ce goût pour le hasard et les rencontres.

Après avoir démontré, à travers une vaste campagne d'affichage, au centre d'art La Passerelle, que la peinture n'est pas figée, il poursuit cette exploration décomplexée du médium au Credac, y mêlant bande son, vinyle customisé et concert performance.

Prix Meurice 2016, exposée au Centre Pompidou pour sa 1^{ère} performance dans le cadre d'*Hors Pistes* et au Palais de Tokyo, Lola Gonzàlez part du groupe (ses amis en général) qu'elle met en scène dans des situations simples et fluides, basculant vers des rites secrets et cruels. Des jeux de rôle où le public oscille entre plusieurs temporalités et sentiments, comme dans la

fascinante vidéo «*Veridis Quo*» où la petite bande perd brusquement la vue et se livre à de funestes exactions. Au Credac, cette dimension collective revient pour s'inscrire différemment, avec la corrélation entre les couleurs et les émotions qui, dans une atmosphère bleutée, plonge le spectateur dans un songe où la cécité est de nouveau au cœur du dénouement. Pour poursuivre, le Credakino diffuse pendant toute la durée de l'exposition les films de l'artiste. Lola Gonzàlez est représentée par la galerie Marcel Alix, Paris.

Marie de la Fresnaye

INFOS PRATIQUES

Corentin Canesson *Rétrospective My Eye*
Lola Gonzàlez «*Rappelle toi de la couleur des fraises*»

Credac, manufacture des œilletons

1 place Pierre Gosnat, Ivry sur Seine
du 20 janvier au 2 avril



Corentin Canesson, *Présence humaine*, 2014. Acrylique sur toile

Aucun mythe pour ces contrées de l'esprit, Alex Verhaest au CDA

Née en 1985, l'artiste vidéographe belge Alex Verhaest propose des films empreints de mystère, en mêlant la peinture flamande ancienne et les codes des images les plus contemporaines.

Dans «*Temps morts*», oeuvre primée au 18^e Media Art Festival (Japon), une grande

scène et cinq petits «*tableaux*» fonctionnent en miroir.

Un film interactif montre des personnages à l'esthétique issue des jeux vidéo : assis à une table, nous faisant face (la scène est une cène à 9 personnages, où, sauf celui situé au milieu, tous apparaissent en double), ils ne parlent qu'au spectateur qui s'adresse à eux par l'intermédiaire d'un téléphone portable.

Quant aux tableaux, encadrés, comme il est de mise, ce sont natures mortes, et visions à la Jérôme Bosch, qui s'animent : un insecte mutant s'envole du gâteau, un serpent serpente sur les citrons et les huîtres, et les fourmis fourmillent entre viandes et volailles exposées à leur voracité. Comme celles de la Renaissance, ces images sont porteuses de symboles : des images non seulement à regarder, mais à lire. Et le titre dit combien ce qui nous est montré relève d'un paysage mental (dans lequel nous pouvons d'ailleurs nous abîmer, tant la fascination est grande).

Le titre de l'exposition au CDA est une citation de l'écrivain cyberpunk William Gibson : «*No maps for these territories, though they are of our own creation. No myths for these countries of the mind.*» (Aucune carte pour ces territoires, quoiqu'ils soient le fruit de notre propre

création. Aucun mythe pour ces contrées de l'esprit.)

Dominique Chauchat

INFOS PRATIQUES

Centre des Arts

12-16 rue de la Libération Enghien-les-Bains
du 13 janvier au 2 avril



Alex Verhaest, *A la folie / To Insanity* © Alex Verhaest, / Dauwens & Beernaert



Alex Verhaest, *temps mort-Dolores II*, © Alex Verhaest / Dauwens & Beernaert

Faut-il penser pour que la vidéo existe ?



Peter Campus. *Set of Coincidence*. 1974. Vidéo couleur, son, 13 min 24 s. Courtesy de l'artiste et de la Cristin Tierney Gallery © Peter Campus 2017

New Yorkais, Peter Campus (né en 1937) compte parmi les pionniers de la vidéo avec Bruce Nauman, Nam June Paik ou Bill Viola dont il fut l'assistant. Cette première exposition monographique en France retrace son parcours, des années 1970 à aujourd'hui. Dans les vidéos produites jusqu'en 1977, il explore la perception de

l'espace, l'appréhension de son propre corps dans des temporalités multiples, et réalise les premières installations vidéos en circuit fermé fondées sur la transmission instantanée de plusieurs images du visiteur à lui-même qu'il ne peut jamais faire coïncider. Avec *Three Transitions* (1973), il passe à la couleur et utilise le trucage

électronique pour produire des images saisissantes où son corps est déchiré, envahi par la neige électronique, le visage brûlé ou dédoublé.

Le second parcours, des années 1980 à maintenant, présente ses photographies de visages en noir et blanc et une installation dans laquelle le visiteur est confronté à quatre projections de photographies d'objets étranges en suspension, des pierres démesurément agrandies sollicitant des interprétations multiples. La vidéo fait son retour en 1996, privilégiant les paysages et les objets. Au côté de vidéos numériques actuelles dans lesquelles il travaille le pixel comme une touche, en modifiant la taille ou accentuant la couleur, est présentée l'œuvre spécialement conçue pour le Jeu de Paume *convergence d'images vers le port*, tournée dans le port de Pornic, un plan fixe et sans montage qu'il qualifie de « vidéographie ».

Gilles Kraemer

INFOS PRATIQUES

**peter campus. *Video ergo sum*
Jeu de Paume**

1 place de la Concorde, Paris 8^e
du 14 février au 28 mai

Angela Grauerholz au Centre Culturel Canadien



Angela Grauerholz. *Deux prises*, 2012. Courtesy the artist

En parallèle à la publication de sa monographie chez Steidl, le Centre culturel canadien présente une quarantaine de travaux récents de la photographe Angela Grauerholz née à Hambourg en 1952 et résidant à Montréal. S'écartant d'une logique chronologique ou thématique, Catherine Bédard, la commissaire, a favorisé l'émergence de constellations d'images autour de pôles contraires :

attraction/répulsion, transparence/opacité, intérieur/extérieur. Son usage de la couleur, à partir de 2001, instaure un glissement vers une fausse proximité, dans des lieux vidés de toute présence humaine et comme refermés sur eux-mêmes. Les rideaux, écrans, tentures, miroirs, nous en bloquent l'accès.

Nous restons sur le seuil dans l'attente d'un dénouement, comme avec « Deux prises »

(titre cinématographique), détail incongru qui tranche sur un panneau mauve au dessus d'un canapé défraîchi, ou avec « Three chairs » mal alignées, ou encore « Garderobe », cette armoire fermée qui semble flotter d'une aura mystérieuse.

Le décor peut devenir oppressant, prenant le pas sur notre perception, jusqu'à la mise à distance radicale de la série « Privation », que l'on découvre à l'étage supérieur, réalisée à la suite de l'incendie d'une partie des archives de la bibliothèque de l'artiste. Comme si la perte se voyait interrogée par la possibilité de reproduction de l'image à l'infini, alors qu'il est bien question ici de deuil. En agrandissant les livres par rapport à leur format initial dans une approche volontairement uniformisée et conceptuelle, on peut y voir des stèles en hommage au savoir et à la connaissance, renvoyant à d'autres entreprises de destruction planétaires. Une fois encore, ce qui compte est ce qui se passe dans l'intervalle entre les images, cet espace insondable et inédit, cette distorsion du réel qui en appelle à toute la sagacité du regardeur.

Marie de la Fresnaye

INFOS PRATIQUES

**Angela Grauerholz, *Écrins, écrans*
Centre culturel canadien**
5 rue de Constantine, Paris 7^e
jusqu'au 24 mars



Françoise Petrovitch, De la série *Étendu*, crédit : Herve Plumet

Il n'y a pas si longtemps, en janvier 2015, la loi française reconnaissait dans le code civil, l'animal comme un « être vivant doué de sensibilité ». Il n'était plus considéré comme un bien meuble. De quoi s'interroger sur notre propre perception de la figure animale. Le centre d'art La Graineterie nous y invite avec une exposition collective des plasticiens Laurent Le Deunff, Françoise Pérovitch et Julien Salaud. Le parcours proposé présente leurs

démarches, sans caractère d'exhaustivité mais avec subjectivité, poésie et cynisme parfois, et explore l'ambiguïté des rapports homme/animal.

Depuis toujours l'animal a fasciné les artistes, avec chaque fois de nouvelles explorations : de l'art pariétal dans la grotte Chauvet à Wim Delvoye tatoueur de porcs vivants...

Dans notre culture la représentation de l'animal permet à l'homme de s'interroger

sur son identité. A l'humanité douée de raison, on oppose l'animalité. Cette exposition s'intéresse au monde animal soumis à nos idéaux, entre bienveillance et manipulation, phénomènes d'appropriation et de domestication et aussi parfois même de mise à mort.

Françoise Pérovitch, née en 1964 présente des lavis d'encre ainsi que des installations vidéo (*Le loup et le loup*, 2011 et *Panorama*, 2016), la figure animale présente dans ses œuvres vise à comprendre le monde, entre intimité et familiarité. L'animal, fragile, semble souvent aux prises avec nos peurs ou nos espoirs. Soumis aux jeux de l'enfance il peut subir la domination ou la mise à mort, mais il peut aussi s'attacher à l'image d'une force protectrice ou encore s'ouvrir à l'interprétation.

Les sculptures de Laurent Le Deunff, né en 1977 représentent de petits animaux en ayant avalé d'autres, plus grands. Le pelage reste, la forme change. Réalisées en papier mâché et peintes à la gouache, ces œuvres font directement référence à l'univers carnavalesque, à des animaux, qui comme des hommes, auraient eu envie de se travestir. Quant à sa série sculpturale des neuf Arbres à chats, elle offre un point de vue cynique délectable sur nos façons de considérer l'animal au travers du filtre humain.

Les installations et sculptures de Julien Salaud, né en 1977 passent par la taxidermie. Cette technique au cœur du travail de l'artiste, redonne à l'animal sa beauté première, lui offrant dès lors une place privilégiée dans nos intérieurs et nous interroge sur le rapport de domination exercé par l'homme sur l'animal. Ses œuvres, qui usent du décalage qu'apporte l'ornementation (broderies de fils et de perles) se rapportent à des contes et des mythes anciens inscrits dans notre mémoire collective. En les hybridant, il les transforme pour se tourner davantage vers les civilisations qui ne voient pas en la mort une fin en soi, mais une transformation. Animalités montre les derniers trophées de chasse de Julien Salaud, qui installent le trouble en hybridant des moulages humains et des taxidermies animales. Ici, de la mort naîtrait l'harmonie.

Si vous souhaitez creuser votre réflexion sur les modes de relation que nous tentons d'établir avec le règne animal, rendez-vous à la Graineterie du 21 janvier au 11 mars 2017.

Véronique Terme

INFOS PRATIQUES

La Graineterie

27 rue Gabriel Péri, Houilles
du 21 janvier au 11 mars



Laurent Le Deunff, *Arbre a chat IX*



Julien Salaud, *Guerrier thaï*



Vue de l'exposition « Jean-Luc Verna — Vous n'êtes pas un peu beaucoup maquillé ? — Non. Rétrospective », MAC VAL 2016. Au centre, *Paramour*, 2011. Transfert sur médium rehaussé de pastel sec, 150 ampoules rouges, système électrique, diamètre 500 cm. Courtesy Air de Paris. À droite, *Paramour*, 2011. Transfert sur bois vernissé, guirlandes lumineuses, 80 ampoules de couleur, diamètre 265 cm. Collection Frac Alsace. Photo © Martin Argyroglo.

Qui est Jean-Luc Verna ? Un danseur, un chanteur, un comédien, un plasticien, un dessinateur, un costumier, un photographe, un sculpteur, un joaillier, un chorégraphe, un performeur, un cinéaste, un musicien ?

Jean-Luc Verna (né en 1966) est lui-même une œuvre d'art avec ses tatouages inscrits sur son « corps glorieux qui se fait et se défait ». Il se met à nu dans cette rétrospective que lui consacre le Mac Val, dans un éclairage scénique de Patrick Riou et une mise en son de Gauthier Tassart (musicien du groupe *I Apologize*). Est-on au théâtre, à l'opéra ? Qui est cet homme dont « les tatouages ponctuent et cachent la vie », celui dont « la tombe est une table de maquillage ou coiffeuse devant laquelle chaque matin je me refais une identité » ? La réponse pourrait être dans la mise en



Jean-Luc Verna, Mlle Fox, 2016. Transfert sur papier rehaussé de crayon de couleur et de fard, 42,5 x 53 cm. Photo © Marc Domage. Courtesy de l'artiste et Air de Paris.

scène souhaitée de cette exposition. Il faut raser les murs sur lesquels il a disposé ses œuvres sur papier, dessinées selon la technique du monotype, dans un ordre anti-chronologique. « Dans une volonté de rebours, on remonte le temps. C'est tellement plus drôle de remonter le temps, rechercher d'où les choses viennent. Quand on creuse, on creuse vers la source et les racines. Là, c'est pareil avec tous mes dessins ». Au cœur de cette exposition qui est une sarabande et une danse macabre, un plateau scénique est disposé où se déroulent durant la durée de l'exposition différents spectacles de Verna ou autour de lui. Au milieu de celui-ci, une interminable traîne de veuve en dentelles, satins et fourrures, tenant un plug.

Ses immenses tondi dans le jeu du logo de la société de production cinématographique Paramount, sa seule incursion dans le paysage, il les considère comme un état des lieux de l'amour, les transformant en *Paramour*, *Paramor*, le cinéma de l'amour et en miroir de loge dans lequel l'on se reflète. Ses Baguettes magiques, bijoux pendentifs ou sculptures démesurées, ne sont pas seulement des jouets d'enfants ; il les assimile à des baguettes homicides, même si, dans l'imaginaire, elles appartiennent à la fée, à la fée anglaise « fairy » ou renvoient au mot désignant plus crûment l'homosexuel.

Ses interventions éveillent chez le spectateur des ricochets de cultures, de souvenirs, d'émotions. « La bougie avec la flamme qui

vacille, clin d'œil à la sexualité, soit-disant performante et triomphante masculine » pourquoi ne pas y voir les clairs-obscurs de La Tour ou du Caravage. Jean-Luc Verna est profondément nourri par toute l'histoire de l'art qu'il a feuilleté comme un livre d'images. « Je lui ai imposé les calques mentaux de mes souvenirs d'aficionado du rock and roll ou du pop. Tout mon travail est fait pour démontrer que nous sommes tous les mêmes, malgré nos différences, traversés par des pulsions identiques ».

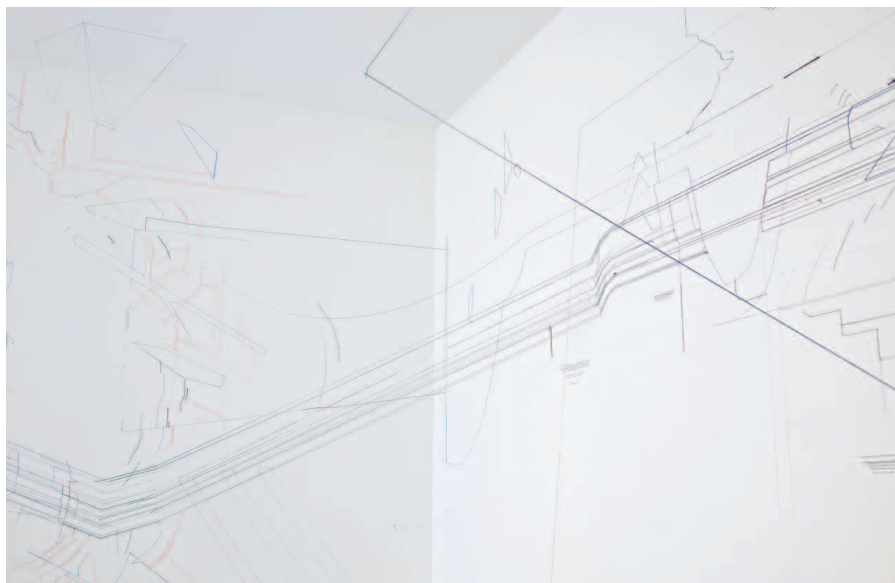
Les tissus sur lesquels il transfère ses dessins ne renvoient-ils pas au linge de sainte Véronique ? Le plateau sur lequel il a posé *Médusine* - mixte de Méduse qui glaçait d'effroi et Mélusine à la queue de serpent - une moulage de son sexe et d'un morceau de corail, n'évoque-t-il pas le plateau d'offrande de la tête de saint Jean à Salomé, alors que Verna y perçoit un objet de *Kunstkammer*, une référence à la statuette de Daphné du château d'Écouen. Indubitablement l'univers de Jean-Luc Verna est onirique, magique, mortuaire.

Gilles Kraemer

INFOS PRATIQUES

« Jean-Luc Verna — Vous n'êtes pas un peu beaucoup maquillé ? — Non »
MAC VAL / Musée d'art contemporain du Val-de-Marne
Place de la Libération, Vitry-sur-Seine
jusqu'au 26 février

Keita Mori ouvre le bal à Drawing Lab !



Keita Mori, *Bug report (corpus) (détail)*, 2015. Fil de coton et fil de soie sur mur. «FID PRIZE 2015». Vue de l'exposition galerie Catherine Putman, Paris. © ADAGP Keita Mori. Photo. Tagma Hiroki. Courtesy the artist and Galerie Catherine Putman, Paris.

Pour sa prochaine exposition, *Strings*, l'artiste japonais Keita Mori investira les 150m² de l'espace Drawing Lab.

Situé au cœur de Paris, ce nouveau centre d'art privé et expérimental fondé par Christine Phal et le Fonds pour le Dessin Contemporain ouvre ses portes en janvier 2017.

Son but est de faire vivre le dessin contemporain de façon pérenne en

assurant sa promotion et sa diffusion en France, mais également au niveau international, permettant ainsi aux artistes de renforcer leur visibilité.

Le comité de sélection, composé de professionnels des musées, de collectionneurs et de critiques d'art laissera carte blanche à des binômes artistes/commissaires qui auront candidaté : cette année Debora Bolsoni/Claudia Rodriguez-

Ponga, Gaëlle Chotard/Valentine Meyer, et Pia Rondé/Fabien Saleil succéderont à Keita Mori/Gaël Charbeau.

Pour cette première exposition, qui mieux que l'artiste japonais pouvait illustrer le concept de ce nouveau lieu qui consiste à offrir aux artistes l'occasion de réaliser des œuvres innovantes, de « faire sortir le dessin de la feuille et d'en explorer toutes les facettes » ?

Strings renvoie à la technique particulière développée par l'artiste depuis 2011 : tendre des fils de couleur noire sur le papier ou sur le mur à l'aide d'un pistolet à colle.

Par cette économie de moyens et un travail instinctif, aucune esquisse n'étant exécutée au préalable, l'artiste structure un schéma architectural. Grâce à ces lignes non homogènes et polychromes, des espaces se construisent, et l'esprit du spectateur peut imaginer librement des paysages qui se dessinent en 3D.

Ici, avec *Strings*, l'artiste nous invite à nous interroger sur la migration, le transit, le passage entre deux états d'âme et deux états frontaliers. Comme l'explique Gaël Charbeau « L'exposition s'envisage comme la métaphore d'une traversée, rythmée par les paysages fragiles qui peuplent l'imaginaire et la mémoire. »

Céline Maillard

INFOS PRATIQUES

Keita Mori, *Strings*
Drawing Lab Paris

17, rue de Richelieu, Paris 1^{er}
du 24 février au 20 mai

Circulation (s), l'âge de raison ?

2017 marque la 7^e édition pour ce festival de la jeune photographie européenne qui apporte un regard décalé et innovant autour des enjeux et territoires de l'image. C'est toujours au Centquatre que sont accueillis les 47 talents du cru, sélectionnés sur appel à candidatures international par le jury ou invités (cette année la galerie estonienne Temnikova & Kasela et l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles).

La carte blanche 2017 revient à Hercules Papaioannou, directeur du Musée de la Photographie de Thessalonique, parrain de l'édition, qui invite à son tour 4 photographes. On retrouve les fondamentaux attendus qui ont fait le succès de l'événement (culminant à 50 000 visiteurs en 2016) dont l'exposition à hauteur d'enfant ou le studio photo. Des nouveautés sont à découvrir comme la galerie en ligne Circulations, le hors les murs à Clermont-Ferrand (hôtel Fontfreyde) et de nouveau Gare de l'Est, ou les 10 galeries parisiennes associées.

Parmi ce foisonnement d'approches se distinguent :

La finlandaise Miia Autio et sa série sur les albinos révélés à partir des négatifs des originaux, le franco-polonais Tim Franco et sa réflexion sur l'émergence de la mégapole

chinoise de Chongqing, l'anglaise Sam Ivin et ses visages fantômes de migrants en quête d'identité, l'allemand Thimeo Kloss et les dérives de la désintégration sur les réseaux sociaux, l'autrichienne Mafalda Rakos et sa série «I want to disappear» autour de témoignages de jeunes femmes anorexiques, et enfin la française Rebecca Topakian et son usage de l'infrarouge pour révéler l'abandon des corps.

Il est difficile de circonscrire ce panorama où les questions de l'identité et de la mémoire, des conflits et des lieux répondent à la pluralité des langages d'un médium dont se saisit plus que jamais la jeunesse européenne face à ses aspirations et tourments à l'heure de la mondialisation.

Marie de la Fresnaye

INFOS PRATIQUES

Circulation(s), festival de la
jeune photographie
européenne

Le Centquatre

5 rue Curial, Paris 19^e

du 24 février au 20 mai

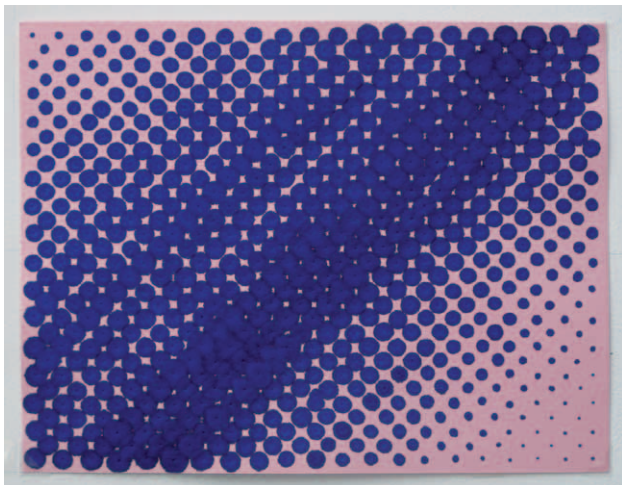


Sam Ivin, *Lingering Ghosts* © Sam Ivin

Autour du festival :

- Studio Photo tous les week-ends
- Fetart Academy spécial résidences d'artistes : samedi 4 février
- Soirée anti saint Valentin : le 14 février
- Lectures de portfolios : samedi 25 et dimanche 26 février

Installations in situ et vues de paysages à la Couleuvre



Corinne Laroche, *Bleu sur rose vagabonde*

Récemment rénové et agrandi, La Couleuvre, espace d'exposition à l'architecture singulière, offre aux artistes l'occasion d'expérimenter, voire de transformer le lieu pour un projet spécifique. Pour ouvrir l'année 2017, une exposition réunit des artistes qui ont disposé chacun d'un espace, pour y installer une œuvre ou en concevoir une.

Dans la « livrerie », une édition d'Eric Tabuchi témoigne de son regard attentif sur la ville et le paysage. En parcourant les territoires périurbains, il s'attache à collecter des vues, répertoire d'un univers quotidien, qui acquiert alors une autre histoire.

Claire Maugeais et Jean-Christophe Nourrisson dont le travail est fondé sur une rela-

tion à la ville et à l'architecture présentent dans la grande salle une seconde version de leur projet *Ma-récage*.

Leur installation composée à la fois de ramasse-poussière, d'objets de rebut, de représentations d'images de ville, évoque un état du monde instable. Le visiteur, au centre de ce paysage urbain, est incité à regarder autrement ce qui l'entoure.

Corinne Laroche développe elle, des protocoles de dessin fondés sur une trame,

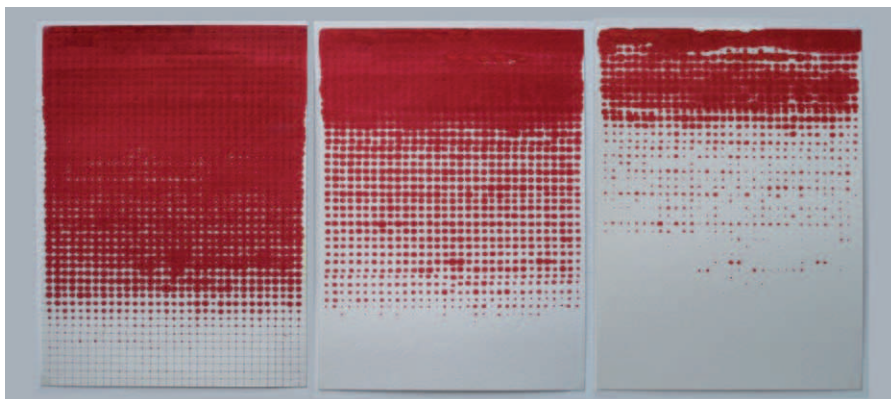
support pour un geste simple de remplissage de cases. Ses œuvres, par ce système relevant de l'abstraction, tendent vers une représentation de figure. Elle a investi la nouvelle salle par un travail de répétition d'une trame dégressive. Par ce geste, elle s'est appropriée l'espace dans la durée et en a fait son territoire. Son œuvre, *Spray the red*, propose ainsi une expérience perceptive au spectateur. Il découvre, en se déplaçant, une image possible..

Pauline Lisowski

INFOS PRATIQUES

La Couleuvre

15bis rue Parmentier, Saint-Ouen
du 20 janvier au 19 mars



Corinne Laroche, *Jane's Pull-over*, juillet 2015, (trio-bd) © CL

Le silence est d'or, pour qui va l'entendre



Virginie Descamps, *Jeux d'assemblages - Work in progress*.
Glaçure sur céramique, plâtre, brique, mousse, polyuréthane, 65X90X52 cm. 2016.

Depuis 2014, sous l'impulsion de sa nouvelle directrice Juliette Fontaine, le CAPA, Centre d'Arts Plastiques d'Aubervilliers mène un projet radicalement nouveau autour de l'art contemporain sur le site où il est implanté. Ce site, c'est la Maladrerie, un ensemble architectural de cité logement des années 70/80 qui dès le départ a intégré des ateliers d'artistes parmi les habitations. L'une des missions du nouveau projet, porté comme un engagement politique par l'équipe artistique, consiste à proposer des expositions pour quelques semaines dans un appartement (inoccupé

entre deux locations) et à impliquer les habitants.

« Le silence est d'or » est la troisième exposition à s'installer dans un logement. Elle réunit les trois artistes Virginie Descamps, Irina Rotaru et Gabrielle Wambaugh, chez qui la dimension silencieuse a moins à voir avec la parole

défaut, et le silence, palpable, s'installe.

A ce titre, l'œuvre vidéo d'Irina Rotaru *Demos Kratos* (signifiant démocratie) montrant le dessin d'une bouche rose baiser qui articule en boucle les syllabes du mot *de-mos-kra-tos*, imprime au regard et à l'oreille du spectateur sa rythmique et sa scansion, alors même qu'elle est muette. Quand le silence se substitue à la voix pour dire plus intensément, il est un cœur qui palpète, prêt à s'écouter.

Marie Gayet

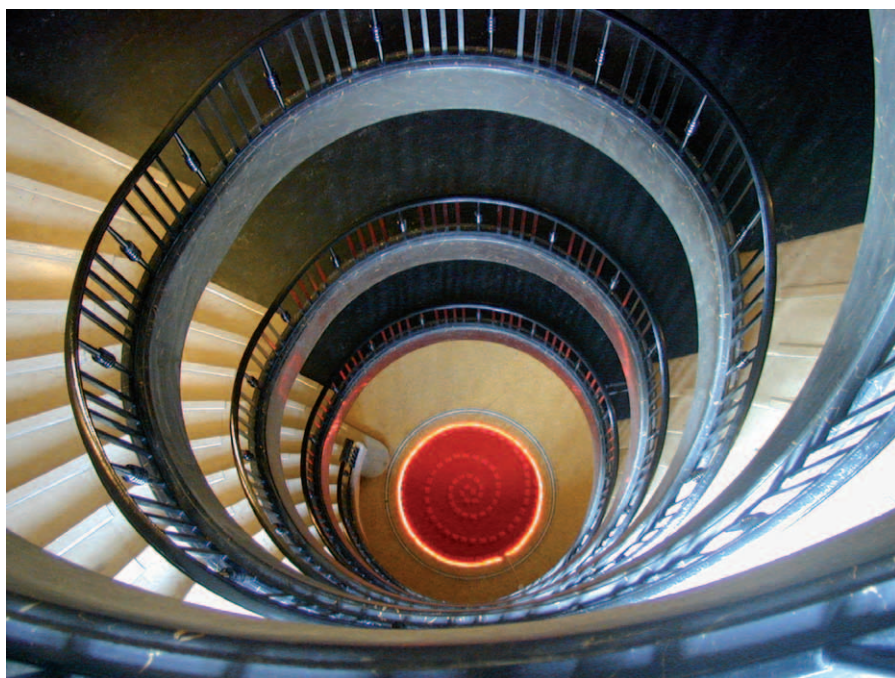
INFOS PRATIQUES

CAPA

27 bis rue Lopez et Jules Martin, Aubervilliers
mois de mars



Irina Rotaru, *Demos Kratos*, 2015, vidéo d'animation.
Courtesy Galerie Maubert



François Pourtaud, *Spirale, art domestique*, 2002

Ces deux expositions, très différentes, vont se succéder à l'Espace d'art Camille Lambert, au sein duquel Morgane Prigent conduit une programmation ouverte et exigeante.

La peinture de Soo Kyoung Lee se trace sur la couleur. D'un geste net, maîtrisé, qui se pose à la surface de la toile. Des aplats et des réseaux de lignes s'inscrivent sur les fonds monochromes de ses toiles, dans des couleurs très contrastées. Les lignes semblent contenir, cerner ou tailler un espace vacant - un abîme, un trou, un pansement ? - une surface d'une qualité inconnue qui serait comme absente de la peinture, ou en deçà : une masse noduleuse, compacte, refermée sur elle-même.

Les tracés qui s'y inscrivent en deviennent parfois les nervures, labyrinthiques - veines d'une absence de corps ? - quand ils découpent sur la couleur, recouvrant souvent un autre trait, en léger décalage, suffisant pour qu'on perçoive la couleur « d'avant ».

Elle dit : « L'abstraction pour moi est le lieu universel, dénué d'image, de représentation et sans la moindre interprétation ».

Mi-organiques, mi-cliniques, les motifs ressemblent à des noyaux irréels, dans des espaces résolument abstraits. Tantôt ils se « calent » dans l'espace du tableau, tantôt ils le percent et s'y suspendent, figés dans une fixité sans air, sans mouvement, sans le moindre tremblement : produisant une espèce d'apnée. Les formes s'enchevêtrent ou se chevauchent par recouvrements successifs, comme des collages : surfaces plaquées sur d'autres surfaces, dans un refus de la profondeur. Elles ont presque la puissance visuelle d'un logo, une puissance décorative qui affirme l'absence de volonté narrative, de représentation, de lyrisme. « Ce qui travaille mon tableau et que je

travaille est le fait de savoir comment se forme une présence sur une surface. » (Entretien avec Alain Coulangue, Juillet 2013)

« Comment montrer l'absence avec la fragilité du temps ? » se demande François Pourtaud, qui réapparaît à l'Espace d'art contemporain Camille Lambert, en y dévoilant sa face d'artiste, alors qu'il en a été le directeur de 1987 à 2014.

François Pourtaud a toujours été fasciné par des cultures lointaines, anciennes et contemporaines : différentes traditions, extra-européennes, et plus particulièrement

asiatiques - tibétaines et indiennes. Vagabondant entre ces cultures pour aller leur poser ses questions sur le réel, la mémoire et la symbolique des lieux, se penchant sur le quotidien et les rituels, occupé également par les questions des restes du colonialisme.

Pour cette exposition, l'artiste propose un ensemble de pièces lumineuses qui nous plongent dans des atmosphères énigmatiques : plus que des « pièces », ce sont des lieux que François Pourtaud crée, habités par ses installations, ses ambiances jouant avec l'obscurité, qui nous emmènent vers des évocations de rituels, nous embarquent dans des histoires qui nous échappent, des croyances, hors du temps. Rêves éveillés ? Sa démarche est empreinte de syncrétisme, sans être religieuse. Le rite, envisagé dans sa dimension festive et collective, est au cœur de son travail. « Comme si je croyais en quelque chose », dit-il.

Il présente aussi des sculptures totems, bâtons de conteur revisités : fétiches, stèles, dieux païens ? Présences-absences, mémoires intuitives.

Dans sa pratique de création comme dans celle de programmation - qu'il exerce désormais au sein de l'espace FL qu'il a initié en Normandie avec Lilianne Petraru - il travaille sur la fusion des genres et des cultures, des origines et des formes. Il explore ce qui échappe, avec des œuvres qui semblent parfois appartenir à un passé venu revisiter, nourrir, et inquiéter notre présent.

Claire Colin-Collin

INFOS PRATIQUES

Ecole et Espace d'art contemporain Camille Lambert

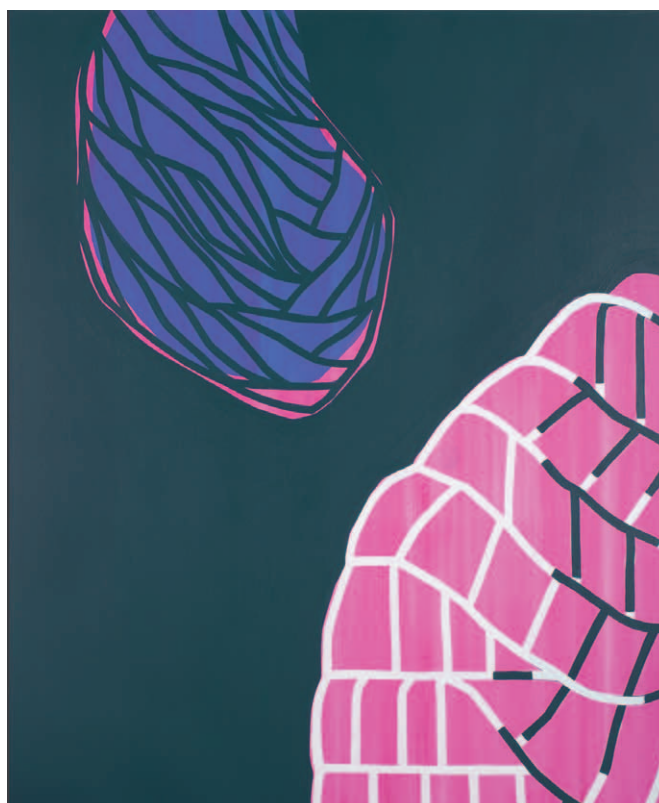
35 avenue de la Terrasse, Juvisy-sur-Orge

du 7 janvier au 4 février

Soo Kyoung Lee
Vernissage : samedi 7 à partir de 18h
Rencontre avec l'artiste : mardi 10 à 19h

du 25 février au 1^{er} avril

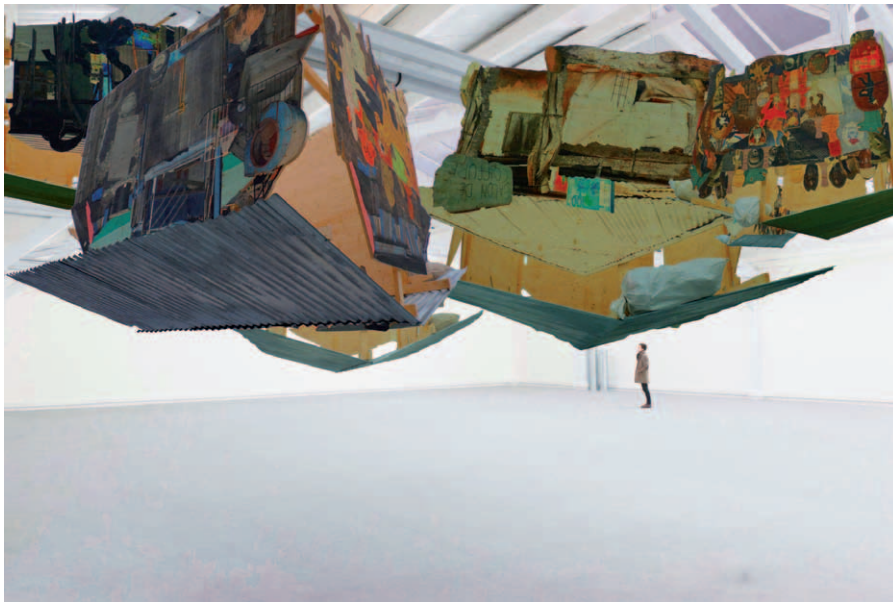
François Pourtaud
Vernissage : samedi 25 février à partir de 18h
Rencontre avec l'artiste : mardi 28 février à 19h



Soo Kyoung Lee, *Ker 5*, 2015. Acrylique sur toile, 116 x 89 cm © Stéphane Cuisset.

Evènement

Un printemps parisien très africain



Pascale-Marthine Tayou, *Falling Houses*, 2014. Courtesy de l'artiste et Africa Aperta

L'art contemporain a vu ses limites, traditionnellement restreintes à un marché occidental, s'étendre à d'autres continents. En 1989, sous le commissariat de Jean-Hubert Martin, a eu lieu « Les Magiciens de la terre » première exposition qui rassemblait des artistes du monde entier, dont de nombreux artistes africains. En 2005, Simon Njami, alors commissaire de l'exposition « Africa Remix », présentait une centaine d'artistes africains au Centre Pompidou. Douze ans après, il était temps de refaire à Paris un état des lieux de la création contemporaine africaine. L'année 2017 promet d'être foisonnante en événements et sera l'occasion de réinterroger ou de redécouvrir l'art contemporain africain !

C'est au printemps que l'on va voir fleurir une saison africaine. Evènement majeur de cette saison : l'Afrique sera l'invitée d'honneur d'Art Paris Art Fair du 30 mars au 2 avril 2017 au Grand Palais. Ce focus confié à Marie-Ann Yemsi, s'attachera à promouvoir la richesse et la diversité de la création contemporaine d'une Afrique plurielle à travers une sélection de galeries et d'artistes issus du continent africain et des diasporas. Une journée de rencontres avec des artistes et des acteurs culturels (écrivains, philosophes, économistes) autour de la thématique « Habiter la frontière » aura lieu à « La Colonie », le nouvel espace culturel à l'initiative de Kader Attia prix Marcel Duchamp 2016. Un programme vidéo dans une black box intitulé « Les territoires du corps » et des projets spéciaux viendront enrichir cette manifestation. Une plateforme sera dédiée à la production éditoriale et critique avec revues d'art et œuvres d'artistes utilisant le livre comme médium. Enfin des talks autour des nouvelles pratiques éditoriales et de la production critique en Afrique, viendront rythmer ce week-end prometteur.

Art Paris a par ailleurs imaginé un parcours VIP avec d'autres institutions parisiennes qui présenteront au même moment des expositions en lien avec le continent.

Au Mona Bismarck American Center, l'exposition « Posing Beauty dans la culture africaine-américaine », avec pour commissaire Raina Lampkins-Fielder, explorera la beauté de la femme africaine, du 9 mars au 25 juin.

Pour le Festival 100% à La Villette, Dominique Fiat, fondatrice d'Africa Aperta, a proposé une programmation 100% Afrique en 2017. « Il s'agit d'une manifestation que j'ai imaginée pluridisciplinaire autour de la scène contemporaine africaine, avec une grosse exposition d'art africain contemporain « Afriques Capitales » du 28 mars au 21 mai conçue par le commissaire Simon Njami -directeur artistique de la 12e édition de la Biennale de Dakar-, mais aussi une programmation de théâtre, musique, danse, cinéma, architecture, design, mode et créations culinaires... Nous souhaitons donner un panorama de la création contemporaine africaine le plus large possible » s'enthousiasme-t-elle. L'exposition, ayant pour thématique le phénomène d'urbanisation, regroupera 43 artistes dont William Kentridge (Afrique du Sud), Pascale Martine Tayou (Cameroun), Joël Andrianomearisoa (Madagascar), Emo de Medeiros (Bénin), François Xavier Xbré (Côte d'Ivoire), Julie Mehretu (Ethiopie)...

La commissaire indépendante Sonia Recasens présentera un solo show de Myriam Mihindou intitulé « La Sève du Nkoso » à L'Appartement du 17 mars au 2 avril. « Réalisées entre 1998 et 2016, les œuvres réunies pour l'exposition dessinent les contours du processus créatif de l'artiste, qui n'a de cesse de sonder la mémoire du corps, tour à tour intime et universel. » commente-t-elle.

Le Musée Dapper proposera « Les figures de la transgression », une exposition d'une douzaine d'œuvres de l'artiste sénégalais Soly Cissé, du 24 mars au 1er mai.

Le Musée de la Chasse consacra une exposition à l'artiste sud-africain Roger

Ballen en collaboration avec Hans Lemmen du 7 mars au 4 juin.

La Fondation Louis Vuitton, d'avril à août, présentera les créations de l'Afrique subsaharienne au travers de 3 expositions : « Les Initiés », réunissant les œuvres de quinze artistes emblématiques de la collection d'art africain de Jean Pigozzi constituée entre 1989 et 2009 par André Magnin, « Être là » avec les artistes tutélaires d'Afrique du Sud mais aussi de jeunes artistes dont les œuvres sont symptomatiques des nouveaux enjeux identitaires liés à la période postapartheid, et enfin la présentation d'œuvres liées à l'Afrique, choisies dans la Collection de la Fondation Louis Vuitton.

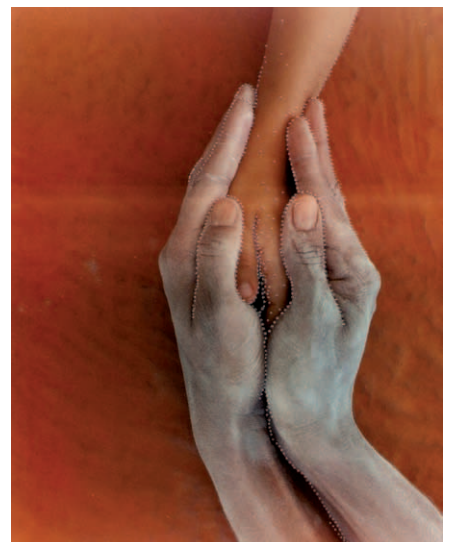
L'Institut du Monde Arabe proposera « Trésors de l'islam en Afrique- Treize siècles d'histoire » du 13 avril au 30 juillet 2017, avec une exploration inédite des liens étroits tissés entre le monde arabo-musulman et l'Afrique subsaharienne. Conçue comme une odyssée visuelle et sonore traversant quatorze siècles d'histoire, du 8ème siècle à aujourd'hui, cette exposition présentera des œuvres contemporaines d'Hassan Musa (Soudan), Abdoulaye Konaté (Mali), Youssef Limoud (Egypte), ou encore Aida Muluneh (Ethiopie).

Espérons qu'avec tous ces événements, Paris parvienne à tirer son épingle du jeu et à prouver à sa grande sœur londonienne, qu'elle est aussi une capitale qui compte en matière d'art contemporain africain. En effet, alors qu'AKAA la première foire parisienne d'art contemporain africain a eu lieu en 2016, la foire 1:54 à Londres, existe depuis 2013, et parvient chaque année à se réinventer mais aussi à rassembler toujours davantage d'artistes et de collectionneurs !

Claire Nini

INFOS PRATIQUES

Art Paris Art Fair, Grand Palais
du 30 mars au 2 avril



Myriam Mihindou, *Acupuncture d'un stigmate du discours colonial*, 1998. Photographie argentique
Courtesy Myriam Mihindou et Galerie Maïa Muller, Paris
Copyright Myriam Mihindou



Gareth Nyandoro, *Kuguruguda Stambo (Hypnotic Lollipop Eaters)*, 2015, © Sylvain Deleu Namsa Leuba, Patience from the series *Zulu Kids*, 2014, photographie, courtesy Art Twenty one

Interview croisée de Guillaume Piens, commissaire général d'Art Paris, et Marie-Ann Yemsi, commissaire du focus Afrique d'Art Paris.

CN : Quelle est la genèse de ce focus Afrique pendant Art Paris ?

M-A.Y : Cela fait deux ans que nous échangeons avec Guillaume Piens. Nous avons cette conviction commune qu'il faut défricher et donner à voir de nouvelles scènes. Et nous avons une passion et un intérêt commun ancien pour le continent africain.

CN : Quels sont les objectifs de ce focus ?

M-A.Y : J'ai envie de travailler sur une perspective plus large, de montrer des voies que l'on connaît peu en France, trop centrée sur l'Afrique francophone, alors qu'il y a des artistes contemporains formidables en Angola, au Kenya, au Mozambique... Il y a d'autres parties du continent qu'il est grand temps d'explorer.

GP : Nous avons une vision très large. Nous avons essayé de traiter toutes les Afriques.

CN : Comment avez-vous imaginé mettre en scène ce focus dans le Grand Palais ?

M-A.Y : Les stands seront répartis dans la foire et non regroupés au sein d'une plateforme. Il ne s'agit pas d'essentialiser ces artistes, les galeries ne seront pas regroupées. L'idée est d'abolir les frontières !

GP : Ce qui a été important c'est de mettre les galeries africaines et de la diaspora dans une position d'égalité avec leurs homologues internationaux.

CN : Pouvez-vous revenir sur le projet Promesses ?

GP : Le projet Promesses regroupe 12 galeries du continent et d'Europe. La foire a pris en charge 50% du prix de ces stands. Ce sont des galeries qui ont moins de six ans d'existence. Vous retrouverez les galeries londoniennes Tyburn, 50 Golborne, Tiwani avec l'artiste angolais Delio Jasse, mais aussi Art Twenty One (Lagos) qui présentera le travail de Namsa Leuba, Cécile Fakhoury (Abidjan), Espacio Luanda Arte (Angola), Espace L (Genève), Rutger Brandt (Amsterdam), Soga (Bratislava)...

CN : En dehors du Projet Promesses, quelles sont les galeries invitées ?

GP : En dehors du focus, certaines galeries vont également présenter leur artistes africains comme Daniel Templon qui présentera Omar Ba, ou encore la galerie ADN (Barcelone) qui présentera un solo

show de Kendell Geers. Nous sommes très heureux d'accueillir dans le secteur général des galeries historiques comme October gallery, Afronova qui présentera un solo show de Billie Zangewa, ou encore Magnin-A.

CN : Quels sont les artistes présentés ?

GP : Les artistes majoritairement sont nés entre 1970-1980 et font partie d'une scène émergente. C'est une génération que l'on ne voit pas beaucoup à Paris.

CN : Avez-vous travaillé avec les autres institutions parisiennes qui mettent également l'Afrique à l'honneur pendant cette période ?

M-A.Y : J'ai beaucoup échangé avec Simon Njami, Dominique Fiat et l'équipe de La Villette, notamment lors de la dernière Biennale de Dakar. Cela faisait sens que nous articulions nos expositions autour du focus d'Art Paris.

CN : Marie-Ann, vous êtes également commissaire d'une exposition à la Galerie des Galeries, Galeries Lafayette du 29 mars au 10 juin, pouvez-vous nous en dire davantage sur ce projet ?

M-A.Y : C'est une exposition qui va réunir une quinzaine d'artistes. Elle fait partie d'un projet plus global des Galeries Lafayette : Africa Now. J'ai choisi comme titre « le Jour qui vient », en clin d'œil au roman « Contours du jour qui vient » de Leonora Miano. J'ai demandé aux artistes de nous donner leur vision du jour qui vient depuis leurs perspectives au sens nietzschéen. Le plus jeune artiste a 20 ans, mais vous retrouverez également des artistes plus confirmés qui sont très peu, voire jamais présentés en France.



billie zangewa, *domestic scene*, 2016, textile, courtesy, Afronova Gallery

Une semaine de dessin contemporain



Nemanja Nikolic, *Panic Book sequence 10#*, 39 drawings ink and charcoal on book pages 2013- 2015, courtesy Galerie Dix 9.

11^e édition de Drawing Now

Toujours très attendu par les collectionneurs et un public assidu, le 11^e Salon du Dessin contemporain revient au Carreau du Temple et occupe les deux niveaux de ce merveilleux endroit au cœur du Marais.

Une fois encore, la pratique transgénérationnelle du dessin dans des genres extrêmement variés sera présentée par les 71 galeries de seize pays différents sélectionnées par un comité indépendant en grande partie renouvelé. La plateforme « Références » permettra de retrouver les artistes confirmés ou découvrir des artistes étrangers au rez-de-chaussée quand 19 galeries dans la section « Emergence » proposeront solo shows d'artistes ou expositions curatées au niveau -1. On pourra ainsi redécouvrir le travail de l'artiste caribéenne Hessie (galerie Arnaud Lefebvre), connue dans les années 70, qui utilise la broderie comme medium de prédilection, mais aussi les collages, dans une sorte d'inventaire de la vie ordinaire, au travers de compositions abstraites. L'artiste



Jana Gunstheimer, *I have never faced the power 32*, 2014, graphite sur papier, 82 x 61,5 cm © Jana Gunstheimer, courtesy La Galerie Particulière.

d'origine angolaise, Frank Lundangi (galerie Anne de Villepoix), nous proposera au travers de dessins et aquarelles aux couleurs délicates, un voyage dans un monde à la frontière entre souvenirs, mythes et rêves d'une Afrique imaginaire. L'artiste allemande Jana Gunstheimer (Galerie particulière) nous offrira sa vision sur le processus de création et nous entraînera dans un univers étrange élaboré à partir d'images d'archives et d'anecdotes, entre tradition et irrationalité. L'artiste hongrois Zsolt Tibor (Viltin Gallery), réalisera des dessins empruntant au journal intime, souvent présentés dans des installations faisant appel à différents supports et objets.

Vous pourrez enfin découvrir au niveau -1 de jeunes talents très prometteurs tels Bruno Cidra (Baginski galeria), Nemanja Nikolic (galerie Dix9), Natasja van Kampen (galerie La Ferronnerie), Maxime Duveau (galerie Houg) et Marie Lelouche (galerie Albera Pane).

Comme chaque année, plusieurs événements marqueront cette 11^e édition, avec une journée dédiée à des conférences et des entretiens d'artistes avec un critique d'art. Le directeur artistique du salon, Philippe Pignet, présentera un choix de dessins dans l'exposition « A fleur de peau », ainsi qu'une sélection d'œuvres majeures dans une dizaine de galeries, constituant ainsi un parcours intitulé « Master Now ». Le Prix du Salon 2017 sera remis à un artiste de moins de 50 ans, et le lauréat 2016, Jochen Gerner, exposera chez Christie's France pendant les ventes de dessins modernes

10^e anniversaire du Prix du dessin contemporain de la Fondation Daniel et Florence Guerlain

Depuis 2007, ce Prix soutient 3 artistes chaque année, se traduisant par une dotation de 15 000 euros pour le lauréat et 5 000 euros pour les 2 autres finalistes. Les 3 nominés, Charles Avery, Ciprian Muresan et Didier Trenet seront exposés au Palais de la Bourse dans le cadre du Salon du dessin du 22 au 27 mars et le lauréat sera annoncé le 23 mars. Et pour célébrer ce 10^e anniversaire, les 30 artistes distingués par le Prix depuis sa création seront exposés au Centre Pompidou du 14 juin au 11 septembre.

5^e anniversaire de D Dessin (17)

Autre rendez-vous incontournable dans cette semaine dédiée au dessin, D Dessin, fondé et dirigé par Eve de Medeiros, fête son 5^e anniversaire dans l'Atelier Richelieu avec une vingtaine de galeries françaises et étrangères du 24 au 26 mars. D Dessin permettra de découvrir les œuvres d'une collection privée et décernera plusieurs prix, tout en mettant à l'honneur le travail de ses anciens lauréats.

du 17 au 25 mars. Enfin le « Parcours Dessin renforcé », se déploiera dans les institutions publiques ou privées (Bibliothèque nationale de France / François-Mitterrand, Centre culturel suisse, Drawing Lab Paris, Goethe-Institut, Halle Saint Pierre, ...) afin de souligner l'importance et la diversité des genres, mediums et techniques du dessin.

Sylvie Fontaine

INFOS PRATIQUES

Le Carreau du Temple
2 rue Eugène Spuller, Paris 3^e
du 23 au 26 mars

Frank Lundangi, *Métamorphose*, 2016, courtesy galerie Anne de Villepoix



Un peu d'histoire

Cy Twombly, ce que le dessin fait à la peinture



Coronation of Sesostriis, 2000. Part V : Acrylique, crayon à la cire, mine de plomb sur toile 206,1 x 156,5 cm
Pinault Collection © Cy Twombly Foundation, courtesy Pinault Collection



Coronation of Sesostriis, 2000. Part VI : Acrylique, bâton de peinture, crayon à la cire, mine de plomb sur toile 203,7 x 155,6 cm. Pinault Collection
© Cy Twombly Foundation, courtesy Pinault Collection

« Texture graphique » c'est en ces termes que Roland Barthes, dans la préface au catalogue raisonné de Cy Twombly publié par le galeriste Yvon Lambert en 1979, parle des grandes écritures des années 1966-1970 « ce qui s'impose, ce n'est pas telle ou telle écriture, ni même l'acte d'écriture, c'est l'idée d'une texture graphique ». A parcourir la magistrale rétrospective au Centre Pompidou, - elle propose notamment trois séries inédites en France parmi plus de 140 œuvres - il semble que Cy Twombly, peintre américain né en 1928 à Lexington (Virginie), mort en 2011, ayant vécu en partie à Rome depuis 1957, érudit, passionné de mythologie et de poésie, grand voyageur, ait constamment oscillé autour de cette texture graphique, lui donnant aussi bien fonction de dessin que d'écriture, plus proche d'une poésie peinte, ceci même dans les dernières toiles très

volumineuses en peinture. Selon un mode d'écriture personnel, Cy Twombly ne dessine pas, il trace des formes, laisse courir des traits, griffonne des mots ou laisse éclater les couleurs. Ses lignes sont coulures, évanescence, ses fonds crayeux, ses mots des formes de poèmes ou d'écriture automatique.

Achille inscrit sur la pointe d'une lance, Venus en rouge, Apollo en bleu, ailleurs des écritures illisibles, des signes inintelligibles, des crayonnages indéchiffrables.

L'accrochage chronologique débute avec des toiles réalisées juste après son premier voyage en Europe en compagnie de Robert Rauschenberg en 1952. Appelées les toiles blanches, elles ne le sont pas complètement. Enduites de peinture industrielle, elles servent de fond à des griffures tracées, souples, répétées. L'inverse, blanc sur noir, va se retrouver quelques années plus tard dans les toiles réalisées à la craie de cire blanche sur fond noir, au rendu plus sévère mais tout aussi captivant. Cy Twombly reprend d'une certaine manière l'idée du protocole des artistes de l'art minimal émergent à New-York. Cependant, de cette série, c'est le tableau saturé d'un geste en rouleau continu blanc sur noir, Sans titre (New York City) 1967, qui fera l'objet d'un échange entre Andy Warhol et le peintre.

Il lui choisit en contrepartie l'un des TunaFish Disasters, représentation d'une tragédie contemporaine.

Alors que les sujets donnent l'impression d'être déconnectés du présent, sans lien avec la réalité

contemporaine, et puisant à la source des récits antiques, le cycle Nine discourses on Commodus (1963) a été peint en réaction à l'assassinat de John F. Kennedy. Neuf toiles abstraites où le rapprochement entre la cruauté sanguinaire de l'empereur romain Commodus (161-192) et la mort violente du président américain s'exprime en taches de sang parcourues de rose, de jaune, de mauve, sur percées de blanc et aplats gris. Au « tact » évoqué par R. Barthes, c'est l'impact d'une peinture couleur qui explose. Sa virulence est quasi organique. Les deux autres grandes séries Fifty Days at Iliam (1978) et Coronation of Sesostriis (2000) mais aussi Pan, Four Seasons (un hommage à Nicolas Poussin que Cy Twombly vénérât) procèdent de cette même énergie entre tension et relâchement, rêverie et sensualité. L'autre surprise de l'exposition est la découverte de sculptures et de photos que Cy Twombly a réalisées depuis le début de sa pratique. Les photos font preuve d'une étonnante rigueur formelle dans la composition, souvent des allusions à des motifs de l'histoire de l'art : la nappe, le pli, la nature morte. Quant aux sculptures - dire assemblages ou combinaisons d'objets serait plus juste - aucune dégoulinure ou gribouillis n'est visible sous la légère couche de blanc dont Cy Twombly recouvre uniformément la surface. L'artiste soulignait « la peinture blanche est mon marbre ». R. Barthes parlait aussi de « champ allusif », manière de qualifier l'œuvre énigmatique de ce peintre, aussi archaïque qu'intemporelle et habitée d'une conscience vive de la réalité transfigurée.

Marie Gayet

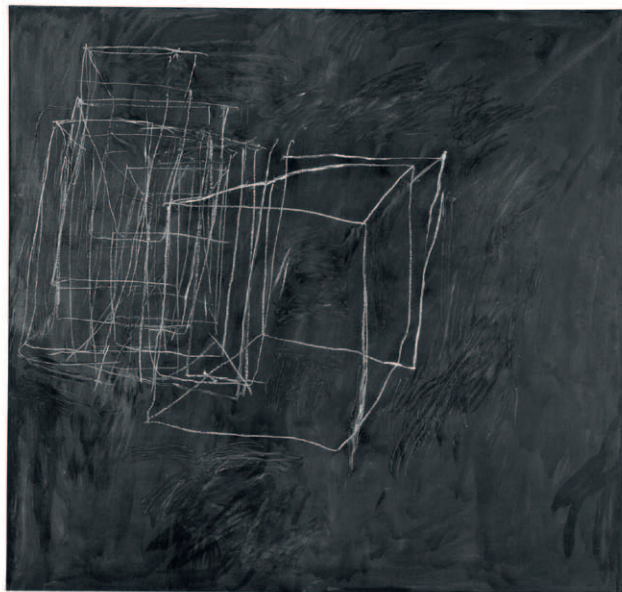
INFOS PRATIQUES

Cy Twombly

Centre Pompidou / Galerie 1 niveau 6
Place Georges Pompidou, Paris 4^e
jusqu'au 24 avril



Sans titre (Lexington), 2004 Bois, vis, corde, toile à sac, plâtre, peinture à la résine synthétique 206,5 x 44,5 x 45 cm. Cy Twombly Foundation © Cy Twombly Foundation, courtesy Sammlung Udo and Anette Brandhorst



Night Watch, 1966. Peinture industrielle, crayon à la cire sur toile 190 x 200 cm. Collection particulière Courtesy Jeffrey Hoffeld Fine Arts, Inc. © Cy Twombly Foundation, courtesy Cheim & Read

Brèves

La Bourse Révélation Emerige, d'une dotation de 15 000 euros accompagnée d'une exposition dans la galerie Michel Rein, a été attribuée à Edgar Sarin, un ingénieur passionné de sciences et de mathématiques plus particulièrement qui nous propose une balade dans l'art, singulière et teintée de surréalisme !

4^e édition du Prix Dauphine pour l'art contemporain 2017. Sur le thème Immersion, cinq binômes Artiste-Curateur montreront leur proposition d'exposition dans l'enceinte de l'université Dauphine du 27 au 30 mars 2017. Remise des prix du jury et du public le 30 mars. Les deux finalistes bénéficient d'une exposition à la galerie d'art du Crous, Paris.

Le Prix Le Bal de la Jeune Création avec l'ADAGP revient à Clément Cogitore pour son projet « Braguino », un voyage photographique et filmique à la recherche d'une « communauté impossible » au cœur de la forêt en Sibérie.

Le Prix Marcel Duchamp 2016 a été attribué à l'artiste franco-algérien Kader Attia. Cet artiste vient d'ouvrir un lieu convivial au 128 rue Lafayette, près de la gare du Nord, La Colonie, où les visiteurs sont invités régulièrement à rencontrer créateurs et penseurs afin de débattre sur les questions de société.

**Adhérez à Artais
et recevez votre revue
dès sa sortie !**

**Demandez à être informé
des visites et voyages
organisés par Artais.**

associationartais@gmail.com
122 rue Salvador Allende, 92000 Nanterre
www.artais-artcontemporain.org

Co-directrices de la publication :
Dominique Chauchat et Sylvie Fontaine

Ont collaboré à ce numéro :
Dominique Chauchat, Claire Colin-collin,
Marie-Elisabeth de La Fresnaye,
Sylvie Fontaine, Marie Gayet, Gilles Kraemer,
Pauline Lisowski, Céline Maillard, Claire Nini,
Véronique Terme.

3 parutions par an, tirage 3500 exemplaires
Dépôt légal : 15 mai 2012
ISSN 2265-5336

Prochain numéro : mai 2017
Version papier disponible
sur abonnement pour les adhérents
Version électronique sur le site d'Artais

Le Prix de Peinture de la ville de Vitry-sur-Seine a été décerné aux artistes Mireille Blanc et Sylvain Azam

Le 18^e Prix Fondation d'entreprise Ricard est décerné à l'artiste Clément Cogitore, artiste contemporain et réalisateur français, diplômé de l'École supérieure des arts décoratifs de Strasbourg et de celle du Fresnoy.

Le Prix SAM pour l'art contemporain 2016 a été décerné à Massinissa Selmani. Créé en 2009, le Prix SAM pour l'art contemporain est remis chaque année à un artiste de la scène française travaillant dans le domaine des arts plastiques et visuels, et présentant un projet à destination d'un pays étranger (hors Europe et Amérique du Nord). Doté de 20 000 euros, le Prix s'accompagne d'une exposition au Palais de Tokyo.

Le 10^e Prix Studio Collector, sélectionné dans le cadre du rendez-vous annuel de la création au Fresnoy, a été décerné à l'artiste américano-haïtienne Shirley Bruno pour sa vidéo *Tezen* où elle revisite un conte traditionnel haïtien en tentant de s'approcher au plus près des ancêtres et des proches.

La Convocation, concours ouvert aux étudiants en école d'art ou jeunes diplômés, a retenu 75 dossiers qui seront soumis à un jury de professionnels afin de proposer une première sélection de 10 artistes présentés dans 5 lieux différents - la galerie Escougnou-Cetraro, la galerie Laure Roynette, la Maëlle Galerie, la galerie Pascaline Mulliez et la Cité internationale des Arts - du 25 au 29 avril et dans le lieu de l'Ourcq Blanc (29 rue de l'Ourcq, Paris 19^e) du 4 au 20 mai. Le lauréat sera annoncé à l'issue de cette exposition le 20 mai et bénéficiera d'une exposition personnelle en septembre.

Ma Samaritaine : Carte blanche aux jeunes artistes du Fresnoy

Les six photographes, David de Beyter, Anaïs Boudot, Kai-Chun Chiang, Jannick Guillou, Hanako Murakami, Baptiste Rabichon et les quatre vidéastes, Dmitri Makhomet, Enrique Ramirez, Momoko Seto, et Dorothee Smith portent leur regard sur ce lieu historique et unique en

pleine transformation et montrent leurs œuvres sur les palissades et vitrines de la Samaritaine et dans l'espace « La Maison du projet » situé au 8-10 rue du Pont-Neuf, Paris 1^{er} jusqu'au 31 mars 2017. Le Grand Prix Samaritaine 2016 a été attribué à Anaïs Boudot.

La Galerie Audi talents s'installe en plein cœur du Marais, afin de mettre en lumière le patrimoine Audi talents awards à travers cinq grandes expositions thématiques, programmées du 25 octobre 2016 à mai 2017. Elle accueillera du 11 janvier au 5 février Bertrand Dezoteux, artiste diplômé du Fresnoy et lauréat d'art contemporain Audi talents 2015, avec « En attendant Mars » réalisé suite à sa résidence au CNES, 23 rue du Roi-de-Sicile, Paris 4^e.

MAIF SOCIAL CLUB, un nouvel espace culturel situé dans le Marais à Paris, accueillera sa première exposition : IconoMania interrogeant la place et le traitement de l'image dans nos sociétés contemporaines avec une quinzaine d'artistes internationaux du 13 janvier au 31 mars 2017. 37 rue de Turenne, Paris 3^e.

Le DOC, Centre d'art autogéré par les artistes vous invite à découvrir sa prochaine exposition « Risque », curatée par Marie de Gaulejac, avec Nicolas Bourthoumieux, Douglas Eynon, Ann Veronica Janssens, Erwan Mahé, Gijs Milius, Caroline Mesquita, Sébastien Reuzé, Alicia Zaton, du 25 février au 12 mars. 26 rue du Docteur Potain, Paris 19^e

La Galerie Episodique, installée dans un ancien garage du 11^e arrondissement, est un nouvel espace d'art dirigé par Gaya Goldcyner et Jonathan Taieb. Cette année est consacrée à un cycle d'expositions autour de la notion de « choséité de la chose » de Martin Heidegger, au travers des questionnements « qu'est ce qui aujourd'hui fait encore peinture ? qu'est ce qui fait art ? ». La programmation se décline en différents chapitres - Choséité, L'im-matériel, L'urbain, La trame, Fusion/Effusion, L'actuel, A l'aveugle - et permet de découvrir de jeunes talents chaque mois. 1 rue des Nanettes, Paris 11^e. Du mercredi au samedi, de 15h à 19h.

ETOILE
imprim

Avec le soutien d'Etoile imprim et de Axiom Graphic
2, Allée des Terres-Rouges 95830 Cormelles-en-Vexin
Tél. 01 34 66 42 42 - www.axiom-graphic.fr


Axiom Graphic
SOLUTIONS DE COMMUNICATION INNOVANTES

Parce que notre intérêt pour l'art n'est pas dénué d'éthique, nous sommes particulièrement heureux de bénéficier de l'appui d'Etoile imprim/Axiom Graphic, l'une des imprimeries françaises les plus innovantes en matière d'éco-responsabilité. Et en outre, Etoile imprim/Axiom Graphic aime l'art contemporain !